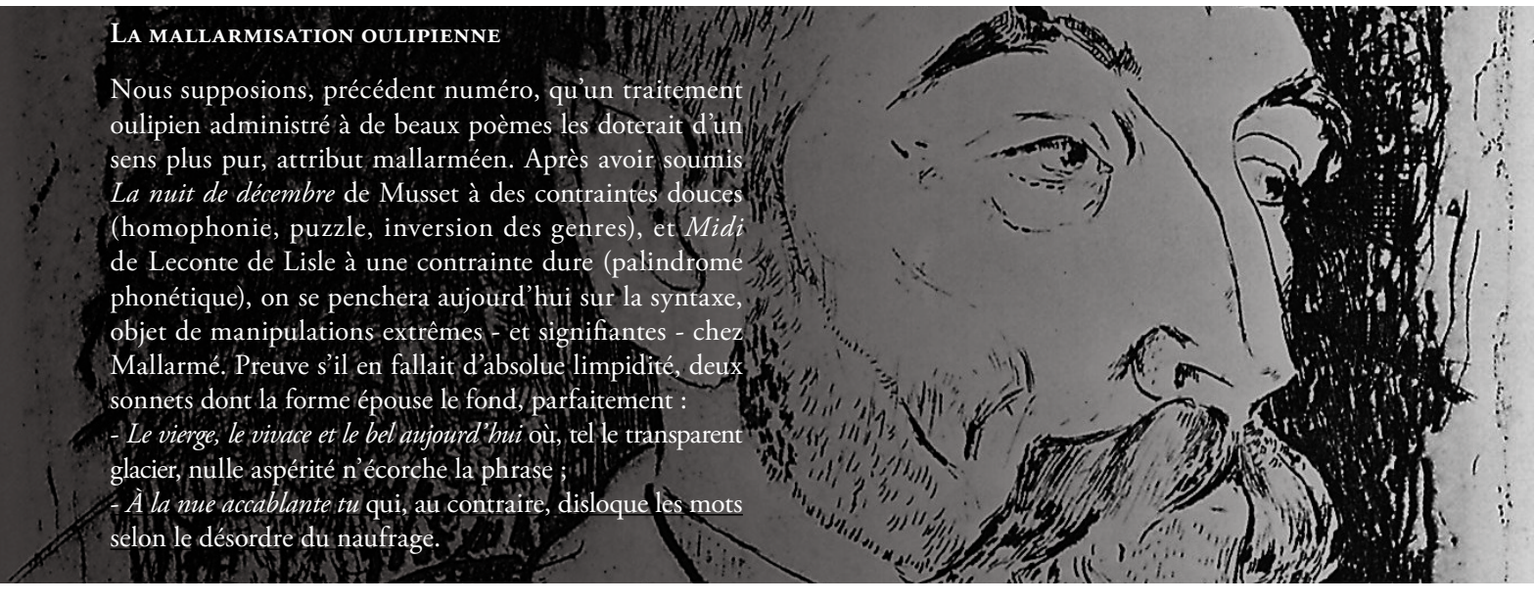
Récrire selon Mallarmé (2)

par **Robert Rapilly**
http://robert.rapilly.free.fr/

Et pas la poésie vague, pas le sentiment doucereux de l'insatisfaction, non ! les vers ! L'invention technique. La présence au monde par le filtre verbal. Le chant dedans la langue sans musique d'accompagnement.

***Jacques Jouet** / « Vanghel » Acte I, scène 11 / P.O.L. 2003*



La mallarmisation oulipienne

Nous supposions, précédent numéro, qu'un traitement oulipien administré à de beaux poèmes les doterait d'un sens plus pur, attribut mallarméen. Après avoir soumis *La nuit de décembre* de Musset à des contraintes douces (homophonie, puzzle, inversion des genres), et *Midi* de Leconte de Lisle à une contrainte dure (palindrome phonétique), on se penchera aujourd'hui sur la syntaxe, objet de manipulations extrêmes - et signifiantes - chez Mallarmé. Preuve s'il en fallait d'absolue limpidité, deux sonnets dont la forme épouse le fond, parfaitement :
- *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui* où, tel le transparent glacier, nulle aspérité n'écorche la phrase ;
- *À la nue accablante tu* qui, au contraire, disloque les mots selon le désordre du naufrage.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

À la nue accablante tu
Basse de basalte et de laves
À même les échos esclaves
Par une trompe sans vertu

Quel sépulcral naufrage (tu
Le sais, écume, mais y baves)
Suprême une entre les épaves
Abolit le mât dévêtu

Ou cela que furibond faute
De quelque perdition haute
Tout l'abîme vain éployé

Dans le si blanc cheveu qui traîne
Avarement aura noyé
Le flanc enfant d'une sirène

Tiens ! puisque le XVIII^e^ siècle français est réputé mineur, à propos de poésie, extrayons-en un nom qui se frotterait à la mallarmisation oulipienne, Antoine-Marin Lemierre. **Voici 10 vers pris dans *Les Fastes,* précisément *Les Jardins* :**

J'aime la profondeur des antiques forêts,
La vieillesse robuste et les pompeux sommets
Des chênes dont, sans nous, la nature et les âges
Si haut sur notre tête ont cintré les feuillages.
On respire en ces bois sombres, majestueux,
Je ne sais quoi d'auguste et de religieux :
C'est sans doute l'aspect de ces lieux de mystère,
C'est leur profond silence et leur paix solitaire
Qui fit croire longtemps chez les peuples gaulois
Que les dieux ne parlaient que dans le fond des bois.

Parviendrons-nous par *transductions* à insuffler le doute, ainsi nous engager plus avant dans l'obscurité sans retour des « antiques forêts » ?

1 / Le lexique de Lemierre se plie à la syntaxe de Mallarmé, dont on aura conservé les rimes.

L'antique, le pompeux, le robuste aujourd'hui
Va-t-il approfondir avec la nature ivre
Cette vieillesse en nous que cintre sous le givre
Le paisible sommet d'âges qui n'ont pas fui !

Un chêne dans le fond fit croire que c'est lui
Majestueux mais qui je ne sais quoi délivre
Pour n'avoir pas aimé les feuillages où vivre
Quand du profond silence a respiré l'ennui.

(…)

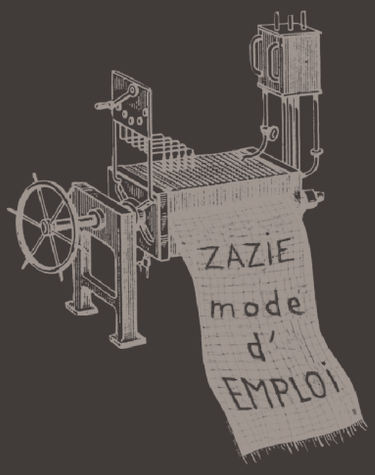
À la forêt robuste tu
Vieille de sommets et de laves
À même les chênes esclaves
Par un mystère sans vertu

Quel antique feuillage (tu
Le cintres, nature, mais baves)
Auguste une entre les épaves
Respire le bois dévêtu

Ou ça que religieux faute
Quelque d'une profondeur haute
Tout je ne sais quoi d'éployé

En profond silence qui traîne
Si haut longtemps aura noyé
Le fond aspect d'une sirène.

On sait que Zazie Mode d'Emploi est enfant d'Archimède, puisque née le 20-02–2002 à l'Espace Culture. L'association oulipienne en permanente ébullition organise une fois l'an la GLOP : Grande Lecture Oulipienne au Prato, et tout le monde en redemande. Le 1er juin 2012, on fêtera Harry Mathews, monument littéraire américain et français, réputé et réfuté ancien de la CIA, ami et traducteur de Georges Perec et vice-versa. En attendant sa venue, trouvez sous votre plume des tours et des expressions propres à triturer, malaxer, détourner, traduire, frelater, métamorphoser, calligraphier, cuisiner, peindre, remanier ou travestir le texte de l'année :



C'est un soir de vent, de tonnerre et de pluie. Elle est plongée dans la lecture des* Hauts de Hurlevent *en bande dessinée. Un brusque coup de tonnerre et la pluie persistante se change en pluie d'orage, avec des éclairs nets ou diffus, et un tonnerre qui dirait-on fouette les frondaisons dans les gris du soir. Par le cadre de sa fenêtre s'infiltrent des minces fils de pluie poussée par les coups de bélier que le vent assène contre l'abondance soudaine d'une pluie que ne veut ni homme ni herbe, pas plus que le tonnerre qui vous fait sauter comme un enfant, ou ce vent qui arrive presque à étouffer le gong du soir.

Sainte Catherine - *Harry Mathews, P.O.L. 2000*

Adressez vos réécritures parmi des dizaines d'autres à
www.zazipo.net
Le site annonce quantité de réjouissances littéraires cette saison, par exemple des ateliers d'écriture et des lectures d'Olivier Salon et de Frédéric Forte.

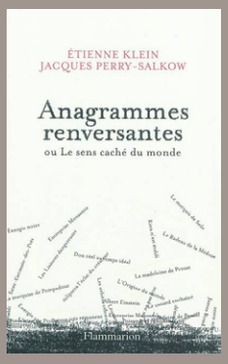
2 / Transductions inverses : les mots de Mallarmé modelés par la syntaxe de Lemierre.

Je fuis la région des vivaces forêts
L'agonie oubliée et les vierges sommets
Des ailes dont sans nous aujourd'hui mais les âges
Avec l'oiseau vivace ont hanté les feuillages.
On déchire en ces lacs ivres majestueux
Je ne sais quoi de bel et de religieux ;
C'est sans espoir l'éclat de ces vols de mystère
Et leur stérile espace à ce lieu solitaire
Qui se souvient au sol parmi l'exil gaulois
Que l'hiver resplendit mais non l'horreur des bois.

Je sais la nue enfant d'accablante forêt,
Et perdition basse et l'esclave sommet
Des échos dont, sans nous, la sirène et les âges
À même notre flanc ont traîné les feuillages.
On abolit en vain si blanc, majestueux,
Cela de sépulcral et de religieux :
C'est sans vertu l'épave à ces mâts de mystère,
C'est furibond naufrage et trompe solitaire
Qui vêt avarement de basalte gaulois
Quelque abîme noyé d'écume entre les bois.

En ces strophes chimères, Lemierre ne semble-t-il s'effacer derrière Mallarmé ? Alors soudain s'afficherait flagrante l'intuition de Queneau, que Mallarmé fût tout oulipien. Le sujet se découvre plus vaste à chaque pas. Notre prochaine livraison, avril 2012, ne suffira à aborder comme promis Albert Samain et Jean Moréas. C'est qu'entre-temps nous avons reçu d'un lecteur bruxellois, Gilbert Farelly, fameuse copie des archives de la prison de Mons : telle quelle dès 1872, notre mallarmisation d'autres poètes y fut plagiée par anticipation. Qui ? Paul Verlaine, oui !

(à suivre)



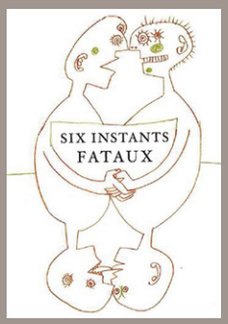
Soliste époustouflant, Jacques Perry-Salkow sait aussi se choisir impeccables partenaires de duos littéraires : précédemment Frédéric Schmitter pour les « Mots d'amour secrets » parus au Point-Seuil ; aujourd'hui Étienne Klein. Le pianiste de jazz et le physicien ont œuvré au bon ordre du monde tel que nous le nommons. En déplaçant les lettres d'un phénomène, d'un lieu, d'un personnage… ils nous en révèlent d'autres, intercalant au passage exégèse exquise. Nul désormais n'ignorera pourquoi :

la vitesse de la lumière / limite les rêves au-delà
les trous noirs / sont irrésolus
et les particules élémentaires / tissèrent l'espace et la lumière

Et cetera ad libitum. À lire, déguster, offrir et diffuser sans modération.

« Anagrammes renversantes ou Le sens caché du monde » par Étienne Klein & Jacques Perry-Salkow / Flammarion 2011

*



Tôt ou tard il nous faudra tous passer par *L'instant fatal* de Raymond Queneau. Mais commençons par les *Six instants fataux* qu'a revécus l'Oulipo : *Vieillir*, *Ombre d'un doute*, *Proverbes du vieux temps*, *Les Vivants et les Morts*, *Je crains pas ça tellment* et le poème éponyme, successivement revus par Jacques Roubaud, Frédéric Forte, Marcel Bénabou, Jacques Jouet, Olivier Salon et Paul Fournel. D'après un exemplaire original que Mario Prassinos a augmenté de dessins aux mines rouge et verte, *Au crayon qui tue* signe là un recueil de fameuse facture !

« Six instants fataux » par l'Oulipo / dessins retrouvés de Mario Prassinos / Au crayon qui tue, éditeur.